

ANARCHOSYNDICALISME!

2 EUROS /// N° 118 /// JUIN-JUILLET-AOUT 2010 /// ISSN 1240 /// CCPAP 0911 G 89086

LA PLANETE EN ETAT DE CHOC



LES RETRAITES : UN VRAI « FAUX PROBLÈME »
_ **STOP À LA SÉGRÉGATION**
_ **CLINIQUE DES CHAUMES**
_ **MISÈRE DU NÉOLOGISME, NÉOLOGISME DE LA MISÈRE**
_ **QUELQUES INDICATEURS ET UN RAPPEL SUR LE CAPITALISME**
_ **SERBIE : LES NERVIS DU POUVOIR**

GRÈCE : UN MOUVEMENT QUI SE CHERCHE
STARPEOPLE & QUALYTEL TÉLÉSERVICE :
COUCOU C'EST ENCORE NOUS
ESPAGNE : CNT-AIT 100 ANS DE LUTTES
... QUI CONTINUENT
LA GUEULE OUVERTE
QUAND UN VOLCAN FAIT BOUM...
IN MEMORIAM EMILE TRAVE

C.N.T - A.I.T

RESISTANCE POPULAIRE AUTONOME

ABONNEMENT UN AN

Tarif normal : 10 euros
Abonnement de soutien :
20 euros ou plus

Libellez les chèques
à l'ordre de :

CDES
CCP 3 087 21 H Toulouse

**POUR SAVOIR
SI VOUS ÊTES À JOUR :**

Le numéro qui figure en bas de la bande-adresse est le dernier numéro compris dans votre abonnement.

Si ce numéro est inférieur au numéro de publication qui figure sur la couverture, vous êtes en retard.

Si votre abonnement est à jour, ne tenez pas compte des prospectus de relance qui peuvent être insérés automatiquement dans le journal.

POUR DIFFUSER

ANARCHOSYNDICALISME !
AUTOUR DE VOUS

Vous pouvez recevoir plusieurs exemplaires pour les diffuser. Prenez contact avec le journal pour les modalités pratiques.

Tout contact avec le journal :

CNT-AIT
7, rue St Rémésy,
31000 Toulouse.
Tel : 05 61 52 86 48

Les articles et des
infos en ligne sur les sites :

<http://cnt-ait-toulouse.fr>

<http://cnt-ait.info>
(CNT-AIT de Paris-Nord)

<http://cnt.ait.caen.free.fr/>
(avec forum)

Ce journal est rédigé, mis en page,
assemblé par des militants, salariés
ou chômeurs.

Directeur : J. Pastor

POUR BIEN RECEVOIR VOTRE JOURNAL

La dégradation constante des conditions de travail à « La Poste » n'est pas sans conséquences sur la diffusion de notre journal. Des journaux qui, depuis des années, parvenaient sans difficulté à leurs destinataires nous reviennent maintenant avec la mention « adresse incomplète » (parce qu'il manque par exemple un n° de boîte, d'escalier...). Pour continuer à recevoir régulièrement ce journal, vérifiez la bande d'expédition. Signalez-nous au plus tôt tout complément d'adresse, toute erreur qu'il conviendrait de rectifier. Merci à tous.

LA PLANETE EN ETAT DE CHOC

"La politique de la France ne se mène pas à la Corbeille", tout le monde connaît la célèbre phrase du général De Gaulle. Ce dernier, instruit par la collaboration des milieux d'affaires avec le nazisme, savait au moins de quoi étaient capables les hommes d'argent. Les derniers événements nous le montrent : de nos jours la politique de la planète, pire qu'à "la corbeille", se mène dans un tas d'ordures

Enième épisode de la crise amorcée en 2007, nous voyons les gouvernements de différents pays prendre successivement des mesures antisociales contre leurs propres populations aux seules fins de satisfaire les appétits du capitalisme. Depuis trois ans la presse nous abreuve de termes ésotériques décrivant des techniques spéculatives : des tonnes d'articles spécialisés pour masquer comment les riches volent aux pauvres, pour continuer d'évoquer on ne sait quel néocapitalisme ou ultralibéralisme. Jusqu'à quand ces mots éviteront-ils de parler de l'écoeuement qui nous envahit ? Ces pratiques qui réduisent les Habitants de la Terre à la famine et à la misère sont des crimes, et ceux qui les commettent sont des criminels.

Comme pour bien illustrer ce propos, la compagnie BP a réussi un gros coup : une fuite de pétrole qui semble sans fin, aussi inextinguible que la voracité des financiers. Depuis plus d'un mois des centaines de milliers de litres de saletés sont déversées quotidiennement dans le Golfe du Mexique ! On nous dit maintenant que le "trou" serait colmaté... mais BP nous a surtout prouvé, qu'en en plus du reste, le capitalisme est aussi une machine à produire de la m....

Encore une fois soulignons la responsabilité écrasante de cette bande d'affairistes dans la crise écologique permanente qui transforme cette pauvre planète en décharge : il y a quelques décennies, ils ont effectué des choix cruciaux en la matière et nous en payons maintenant les résultats, au prix fort. Ce sont bien ces mêmes dirigeants industriels qui ont poussé leurs complices politiciens à ne rien faire de sérieux dans le domaine de la recherche et du développement des énergies renouvelables pour mieux nous enfoncer dans les industries pétrolières et nucléaires (éventuellement à coups de matraque, pour ceux qui sommes allés manifester sur les chantiers des centrales...) : pour eux il importait trop de continuer à renforcer la dépendance énergétique des populations et donc de continuer à générer des profits là-dessus.

Pour couronner le tout, les innombrables affaires de pédophilie et de prostitution qui secouent le monde des grenouilles de divers bénéficiaires, celui précisément que la morale dominante et culpabilisatrice veut nous donner en exemple, celui qui inspire les sermons et les remontrances des juges et des médias, nous rappellent que l'ostentation n'est jamais très loin de la tartufferie. Devant un tel spectacle, où le sordide côtoie le catastrophique, le monde semble frappé de stupeur, comme si la colère qui s'en éveillera en était encore à s'en frotter les yeux.

EMILE TRAVE

Emile Travé, lutteur acharné de l'Idéal, nous a quitté. Né en Espagne vers 1915, travailleur du textile dès 14 ans il milite à la CNT. Pendant la révolution, il intègre la Colonne Durruti. Passé en France avec la retirada, il est interné dans divers camps de concentration de la République française. Pendant l'occupation il participe à la Résistance et prend part en 1945 aux combats pour réduire les dernières poches nazies de l'Atlantique. Il était alors membre du Bataillon Libertad, presque entièrement composé de libertaires espagnols.

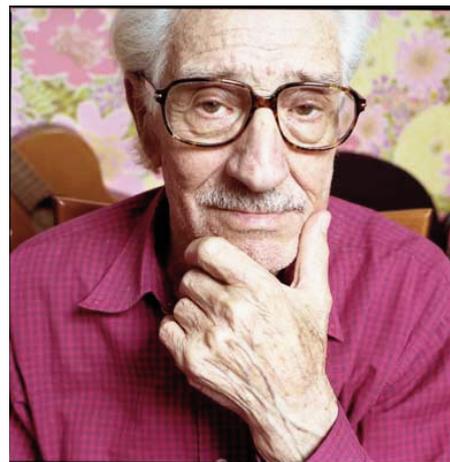
En 1946, il participe à la création de la CNT-AIT française dont il allait être nommé secrétaire, tout en continuant à militer à la CNT espagnole de l'exil. Dans les années 1960-1970 il profita de ses voyages pour « affaires de famille » à Rubi pour assurer des contacts avec les compagnons de l'intérieur. Après la mort de Franco, il s'oppose à la transformation de la CNT espagnole de l'exil en une régionale de l'extérieur, qui pour lui n'avait alors plus de sens, et ne milita plus dès lors qu'à la CNT-AIT française.

Mais, Emile, c'était avant tout une personnalité entière, généreuse et chaleureuse. Je me souviens de notre première rencontre. Nous étions en 1996, dans le bus loué par les compagnons de Pau pour aller au Congrès de Madrid de l'AIT, où devait se régler la question de notre dilemme avec la partie réformiste de la CNT, connue aujourd'hui sous le nom des Vignoles. Je venais de rejoindre la CNT depuis quelques années, et j'étais impressionné face à ce que je me représentais comme un « monument de l'histoire de l'anarchisme du XX siècle ». Mais Emile dissipa très vite cette impression, tout naturellement : il était allé directement s'asseoir au fond du bus sur la banquette arrière, celle des chahuteurs, où nous avons passé le long trajet à parler, rire et

chanter. Arrivé à Madrid, il était là, vitupérant contre les réformistes. Pendant le congrès, très attentif et clairvoyant, il déjoua en les exposant publiquement les manœuvres de coulisses des réformistes, alors qu'ils essayaient de faire pression sur certains vieux délégués (notamment de la FORA) pour qu'ils changent leur vote.

Il était comme ça Emile : aimant la vie, l'amour, blaguant, poète à ses heures, capable de grande tendresse comme de colères énormes, mais toujours sérieux et sans compromis quand il s'agissait de l'Idéal.

Emile était de ses personnages qui



vous marquent pour la vie, un Don Quichotte de l'idéal. A notre fidèle lecteur, à notre ami, nous disons au revoir compagnon, que la terre te soit légère. Puisse ton exemple de lutteur infatigable continuer à nous inspirer.

T.

Quand un volcan fait boum... (suite de la p 20)

« muezzins de l'économie » risque fort de ne pas être entendu, alors qu'en même temps que la crise plonge une partie significative de la population dans la pauvreté, elle enrichit monstrueusement une petite oligarchie. Le « désamour », la désaffection entre Super K et son peuple semble inévitable : ce revirement idéologique à 180 degrés est dû à la voracité, à la rapacité même du système qui n'hésite pas à prendre des risques inconsidérés (pour sa survie même) pour accroître ses profits. La crise va servir à abaisser au maximum les coûts du travail ; les zones qui échappaient plus ou moins à la surexploitation vont disparaître dans la tourmente, sauf bien sûr si la « résistance sociale » est trop forte.

Super K et son état-major ont évidemment prévu toutes sortes de plan B : si la paix sociale est trop menacée, on peut faire donner la social-démocratie qui rétablira un « capitalisme à visage humain, durable, équitable, délicieusement vert », et si malgré leur bonne volonté, mainte fois éprouvée, les socialos et leurs alliés échouaient à rétablir l'ordre, il ne se gênera pas pour pas-

ser au plan C : mise en place d'un régime ultra-autoritaire avec éventuellement une bonne petite guerre en option. Ils peuvent faire des plans, anticiper, tenter des coups de bluff... ils ne peuvent plus cacher leur fébrilité, leur fragilité : ils sont sérieusement ébranlés.

Dans l'immédiat, à cause de leur rapacité congénitale, Super K et son équipe managériale naviguent à vue, le nez dans le guidon, aveuglés par le court terme, boostés aux amphétamines, ils courent d'un bout à l'autre de leur bateau, qui fait eau de toute part, pour tenter de colmater les brèches. Leur avidité a porté un coup très sérieux à leur crédibilité, leur légitimité est ébranlée, leur empire vacille. Le tournant idéologique qu'ils tentaient de négocier semble extrêmement hasardeux : passer d'un espèce d'épicurisme frelaté (« *Enrichissez-vous et amusez-vous* ») à un stoïcisme extrêmement sombre (« *Travaillez et souffrez en silence, de toute façon vous resterez pauvres* ») ne suscitera vraisemblablement pas l'enthousiaste adhésion des foules. Il y a dans l'air comme une odeur de fin de règne.

Gargamel

« Quand un volcan fait boum, Le monde entier dit boum ! »

Encore une fois, ce système si infatué de lui-même, si fier de ses prouesses technologiques, a révélé au grand jour son extrême fragilité : il a suffi d'un peu de fumée pour clouer au sol des milliers d'avions, pour immobiliser pendant quelque temps des cohortes d'hommes d'affaire hyperactifs et surbookés, intimement convaincus de l'extrême urgence et de la haute importance de leurs missions, persuadés d'être le moteur du monde, brutalement stoppés dans leur course démentielle, totalement soumis aux caprices des forces telluriques.

Dans ce monde qui cherche à réduire voire abolir l'espace et le temps, où l'immédiateté et la vitesse sont devenues fondamentales dans la course au profit, des forces parfaitement incontrôlées ont réussi à imposer un arrêt salutaire, une pause temporaire.

Dans des cieux redevenus sereins, l'aigle avait repris son vol (en fond sonore, air de flûte andine « El Condor pasa »). « Ô, avion suspends ton vol, et vous fumées propices revenez » pourrait-on s'écrier en parodiant le poète.

Un peu de fumée a donc réussi à transformer l'espace aérien en une sorte de zone d'autonomie temporaire, pour reprendre une expression en vogue chez les Blackblocks. Question superbancos qui intéresse tous ceux qui voudraient voir la dite zone d'autonomie s'étendre à la terre entière : combien faudra-t-il de « volcans sociaux » pour stopper définitivement la course stupide au profit et les dégâts collatéraux irréparables qu'elle suscite ? Combien faudra-t-il de marées noires, combien de catastrophes environnementales (comme si la Terre n'était qu'un « environnement », une sorte de décor de théâtre que l'on pourrait changer au gré des besoins) pour que ce système qui a fait de l'asservissement des hommes et de la nature son unique loi arrive enfin à implorer ?

Car c'est bien le problème : nous sommes face à un système sociétal d'une grande fragilité, mais qui est doté d'une forte adaptabilité.

Confronté sans arrêt à des crises diverses et variées, il déploie toutes sortes de moyens pour faire face à « l'adversité ». Le capitalisme est à la fois fragile et résistant, combatif et féroce. Mais, comme tous les ogres des légendes, ce monstrueux système a son point faible, son talon d'Achille : c'est son appétit même, son insatiable faim de profit qui inéluctablement l'entraîne à sa perte. L'exploitation des ressources naturelles et humaines a nécessairement des limites, limites que l'on est en train d'atteindre à grands pas : la planète est déjà bien pillée, bien saccaagée ; les humains sont exsangues ou bouffis suivant le type d'asservissement qu'ils subissent, malheureux, exploités et abusés dans tous les cas.

Le drame, c'est que nous sommes à la table de l'ogre, non pas comme convives, mais bien au menu. Et, parier sur une apoplexie soudaine, une attaque foudroyante pour cause de boulimie morbide du monstre, semble relativement risqué quand on est en attente à proximité immédiate de la marmite. L'effroyable boulimie du capitalisme ne sera pas suffisante pour l'emporter de vie à trépas. Souvent nous l'avons crû au bout du rouleau, mais habilement soignée par divers mages, nécromanciens et autres économistes, la bête toujours refait surface.

Cependant, cette fois, il semble bien que nous arrivions à une période charnière : la crise, que l'on nous présentait hier encore comme définitivement jugulée, continue en fait à

s'aggraver, à s'installer durablement. Le coup de fièvre bancaire s'avère n'avoir été que le symptôme précurseur d'une maladie qui risque fort d'être longue voire fatale. La cure drastique d'austérité présentée comme seul remède possible et efficace contre la maladie de « Super Kapital » sera nécessairement trop mal vécue par les classes laborieuses.

Depuis des dizaines d'années, « Super Kapital » avait établi un deal, un contrat avec ses sujets (du moins dans les pays « riches »). Les termes en étaient clairs : « *Je vous exploite, certes, mais 'modérément' : en échange de votre travail vous pourrez avoir accès au paradis de la consommation ; en échange de votre souffrance, vous aurez accès à de menus plaisirs* ». Or, depuis la maladie de « Super K », c'est un tout autre discours que l'on tient aux masses laborieuses : « *Vous serez exploités sans retenue et nombre d'entre vous n'aura plus accès au paradis de la consommation ; vous êtes condamnés à souffrir sans contrepartie, mais c'est pour mon bien qui est après tout aussi le vôtre* ».

En passe d'être tous précarisés, insécurisés, de voir leurs maigres acquis sociaux en voie de liquidation, les travailleurs européens relativement « protégés » jusqu'à présent vont sans doute assez peu apprécier le nouveau deal que leur propose « Super K ».

L'adhésion des populations à un système social donné repose quand même, en dehors de la contrainte militaro-policière, sur un assentiment général vague qui fait que malgré les imperfections ou les travers évidents de la machinerie, une majorité continue à y trouver un certain intérêt. Or l'appel au sacrifice des